

les moyens de cet enseignement peuvent être mis en harmonie avec les besoins de la vie domestique, si bien que tous les parents trouveront aisément à y pourvoir par un membre de la famille ou par un habitué de la maison; ce qui deviendra de jour en jour plus facile par la simplification de la méthode et par le nombre croissant des personnes instruites.

“J’ai fait deux expériences très-importantes pour la réalisation de ce progrès si désirable. La première, c’est qu’il est possible et même facile d’instruire simultanément et bien, des enfants nombreux d’âges différents. La seconde, c’est qu’on peut enseigner bien des choses à ses enfants pendant leur travail manuel.

“Il est vrai que cet enseignement paraît un pur exercice de mémoire et qu’il l’est réellement *dans la forme*. Mais la mémoire, quand elle est appliquée à une série de notions bien graduées et liées psychologiquement, met en œuvre les autres facultés. Ainsi, en faisant répéter aux enfants tantôt l’épellation des mots et de leurs dérivés, tantôt des exercices sur les nombres, tantôt des chants à leur portée, ou exerce, avec leur mémoire, leur esprit de combinaison, leur jugement, leur goût et les nobles sentiments de leur âme. C’est ainsi qu’il existe un art de développer toutes les facultés des enfants, tandis qu’on ne paraît s’adresser qu’à leur mémoire.”

M. de Guimps regarde avec raison cette lettre comme un document important où se trouve exposée la méthode que Pestalozzi va appliquer et compléter d’abord à Berthoud, puis à Yverdon. C’est pourquoi nous n’avons pas craint d’en donner d’assez longs extraits. En même temps qu’elle révèle l’âme tendre, l’esprit élevé de Pestalozzi, elle trace la voie où nous allons le voir marcher courageusement pendant vingt-cinq années.

Au retour des bains de Gurnigel, quand il vit que le gouvernement avait modifié et restreint l’établissement des orphelins de Stanz, Pestalozzi s’écria : “Je veux être maître d’école !” et il demanda la permission de donner sans aucun salaire, des leçons dans une des écoles de la petite ville de Berthoud, du canton de Berne. Il éprouva d’abord un refus, puis on finit par lui confier, à la fin de juillet 1799, l’enseignement d’une petite classe dans l’école destinée à la partie la plus humble de la population. Cette école, qui comptait 73 enfants, était tenue par un cordonnier dans la chambre même où il travaillait de son état après les classes. On confia à Pestalozzi la moitié des élèves. Ses leçons ne ressemblant point à celles que donnait le cordonnier Samuel Dysli, celui-ci excita le mécontentement parmi les parents et finit par faire renvoyer Pestalozzi.

Toutefois les dispositions bienveillantes du préfet Schnelt, et du docteur Grimm lui valurent d’être employé dans une école bourgeoise de Berthoud pour des enfants des deux sexes âgés de 5 à 8 ans. Dans un rapport de la commission, en date du 31 mars 1800, se trouve consigné le premier témoignage officiel d’approbation donné au dévoué pédagogue.

A la suite du rapport favorable dont sa petite classe avait été l’objet, Pestalozzi fut chargé à Berthoud de la direction d’une école qui comptait 60 élèves des deux sexes, âgés de 8 à 15 ans.

L’établissement comptait un cours normal pour 12 instituteurs qui s’y renouvlaient chaque mois, une école payante pour les enfants de la classe moyenne, et un asile pour les enfants pauvres. Un appel fut fait par la Société dans les divers cantons afin d’obtenir des dons volontaires, mais il fut faiblement entendu. Pestalozzi ne se laissa pas arrêter par les difficultés financières et, dans les premiers jours de 1801, il ouvrit au château de Berthoud l’institut qui ne devait y demeurer que trois ans et demi.

Il y continua d’être avec ses élèves comme un père avec

ses enfants, répétant toujours que l’école n’est réellement utile qu’autant qu’elle développe les sentiments et les vertus qui sont à la fois le charme et le bienfait de la vie de famille.

En octobre 1801, Pestalozzi publia sous ce titre : *Comment Gertrude instruit ses enfants*, un exposé complet de ses principes et de ses travaux.

A la fin de la même année, il eut la douleur de perdre à Neuhol son cher Jacobli, et ce fut alors que Mme Pestalozzi vint le rejoindre à Berthoud ; triste et malade, elle quittait peu la chambre et s’occupait de la comptabilité ainsi que d’une partie de la correspondance.

Beaucoup d’hommes distingués vinrent visiter l’institut : plusieurs, qui y apportaient des défiances, ne purent méconnaître l’importance des résultats obtenus. Un d’eux, négociant de Nuremberg, s’exprime ainsi : “J’étais saisi de vertige quand je voyais les enfants se jouer des calculs de fractions les plus compliqués comme de la chose la plus simple et la plus ordinaire. Je leur proposais des problèmes que je ne pouvais résoudre sans un travail sérieux et soutenu et sans remplir de chiffres des pages entières ; pour eux, ils faisaient leur calcul dans leur tête fort tranquillement ; au bout de quelques minutes, ils donnaient leur réponse juste et ils expliquaient leur problème avec la plus grande facilité. Ils ne se doutaient pas qu’ils faisaient quelque chose d’extraordinaire.”

“A l’institut de Berthoud, dit un autre visiteur, les enfants de sept à huit ans traçaient sans règle ni compas des figures géométriques très difficiles, avec une exactitude telle que personne ne le croira sans l’avoir vu.”

“J’y ai vu, ajoute un troisième, un enfant de dix ans, qui était élève de Pestalozzi depuis dix-huit mois, dessiner en une heure une carte de la Scandinavie dont il réduisait l’échelle, et cela avec une exactitude qui défiait l’examen le plus rigoureux.”

A cette époque, Pestalozzi ne demandait à ses amis que d’assurer le maintien de son institut et la publication de ses ouvrages élémentaires afin de pouvoir retourner à Neuhol et rouvrir son asile pour les enfants abandonnés.

Lorsqu’il croyait toucher à la réalisation de ses désirs, ses amis furent renversés du pouvoir, et tout fut remis en question.

Entre toutes les localités qui s’offraient à lui, il choisit Yverdon, pensant qu’il était utile d’implanter sa méthode dans un pays de langue française.

Pestalozzi avait près de soixante ans, quand il vint s’établir dans l’antique château d’Yverdon, sur les bords du lac de Neuchâtel. Il devait y passer vingt années qui furent loin de se ressembler. Des la quatrième, se révélèrent des causes de décadence : l’unité de vues manquait aux maîtres ; les finances étaient gérées avec imprévoyance ; enfin l’indiscipline pénétrait peu à peu parmi les élèves venus de tous les pays. Ce fut surtout après la mort de la digne Mme Pestalozzi, arrivée en 1815, que le vieillard se trouva impuissant pour conjurer la ruine de l’institut et qu’il devint l’instrument de Schmid, mathématicien distingué, mais d’un esprit étroit et d’un caractère hantain et dissimulé.

Voici le tableau que présente de l’institut le professeur Vulliemin, de Lausanne, qui y fut élevé de 1805 à 1807 :

“Représentez-vous un homme très-laid, les cheveux hérissés, le visage fortement empreint de petite vérole et couvert de taches de rousseur, la barbe piquante et en désordre, jamais de cravate, les pantalons mal boutonnés tombant sur des bas qui, à leur tour, descendent sur des gros souliers, la démarche pantelante, saccadée ; puis des yeux qui tantôt s’élargissaient pour laisser échapper l’éclair, et tantôt se refermaient pour se prêter à la contemplation intérieure ; des traits qui parfois exprimaient